

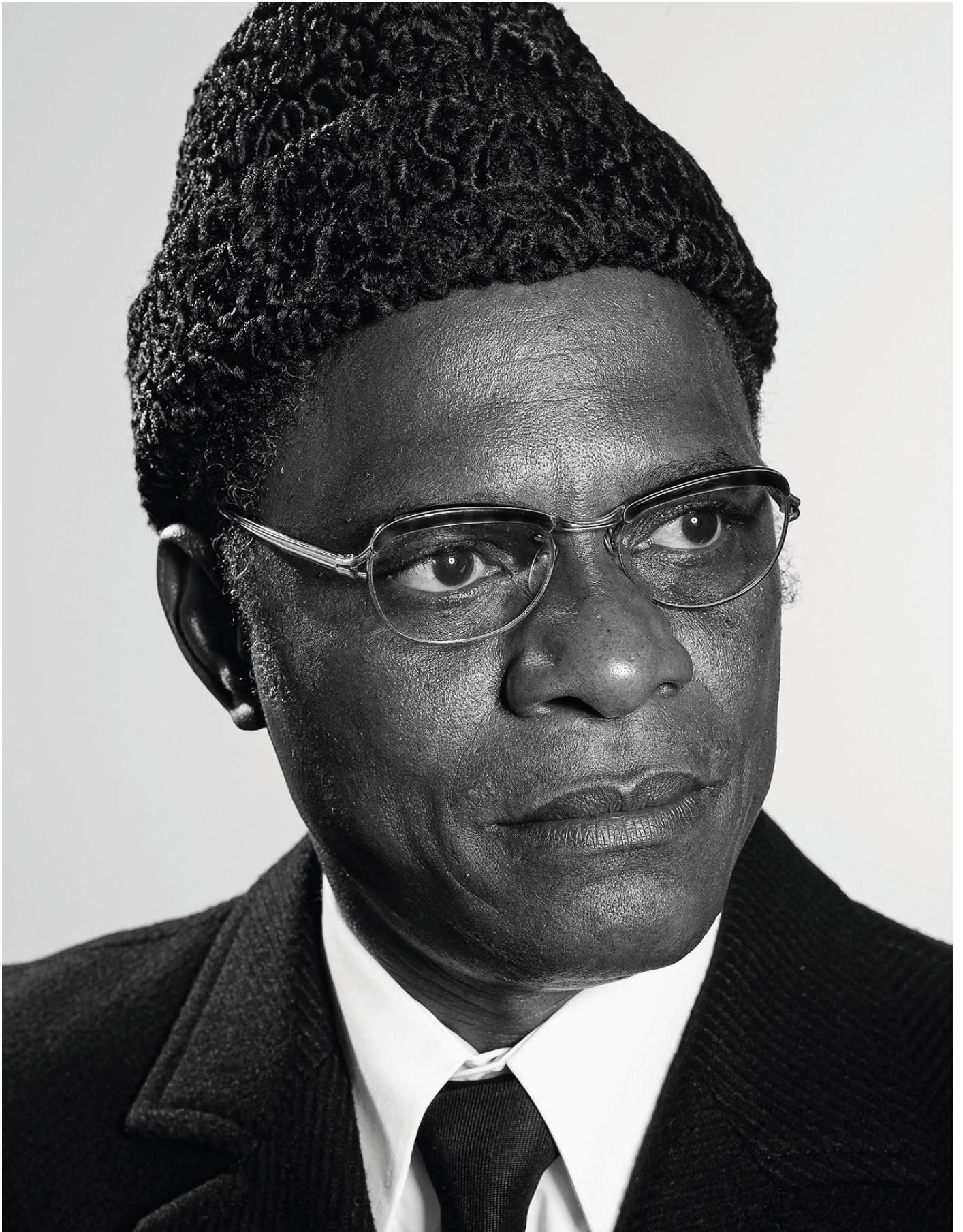
Éditions
BeauxArts

À toi appartient le regard

Photographies et vidéos
contemporaines



MUSÉE DU QUAI BRANLY
JACQUES CHIRAC



« À TOI APPARTIENT LE REGARD ET [...] LA LIAISON INFINIE ENTRE LES CHOSES »

Citation de August Ludwig Hülsen traduite par Roland Recht dans *La Lettre de Humboldt, du jardin paysager au daguerréotype*, éd. Christian Bourgois, 1989.

EN COUVERTURE

Gosette Lubondo

Imaginary Trip II

2018, tirage jet d'encre,
50 × 75 cm.

COLL. MUSÉE DU QUAI BRANLY -
JACQUES CHIRAC, PARIS.

CI-CONTRE

Samuel Fosso

African Spirits

2008, tirage argentique sur
papier baryté, 76 × 101,6 cm.

COLL. MUSÉE DU QUAI BRANLY -
JACQUES CHIRAC, PARIS.

4

« Le travail des artistes contribue
à modifier notre perception »
Entretien avec Christine Barthe,
commissaire de l'exposition

6

Ce que nous disent du monde
des artistes de dix-huit pays

8

L'homme dans le paysage

12

Se réapproprier l'Histoire

24

Portraits d'artistes :
Samuel Fosso,
Heba Y. Amin, Dinh Q. Lê

30

Sur les traces du passé colonial

40

Portraits d'artistes :
Sammy Baloji, José Luis Cuevas

44

L'image est-elle
un coup d'œil arrêté ?



Samuel Fosso
Autoportrait
Série «SIXSIXSIX»
2016, 666 tirages
Polaroid®, 24 x 19 cm.
COLL. J.-M. PATRAS, PARIS.



Le présent s'ancre dans le passé

Se réappropriier l'Histoire

Par Sophie Bernard

Comment envisager le présent et le futur si on ne connaît pas le passé? Cette question fondamentale, individus comme nations ne manquent jamais de se la poser. Pour les artistes, elle s'impose même comme une nécessité impérieuse. C'est Christian Boltanski travaillant inlassablement sur le génocide de la Seconde Guerre mondiale, Richard Prince sur la culture américaine, Sophie Ristelhueber sur le territoire et son histoire en France et ailleurs... Discipline du « ça a été » pour paraphraser Roland Barthes, la photographie, et plus largement l'image, entretient une relation étroite avec le réel. Cette proximité, associée à sa capacité à générer de l'imaginaire et de la fiction fait d'elle le médium idéal à la fois pour témoigner et pour suggérer.

Interroger le passé

Pas étonnant donc, que la quête du passé soit le point de départ de nombreuses œuvres réunies dans cette exposition. Bien souvent, les artistes ne cherchent pas à raconter l'Histoire, mais font allusion à un épisode ou une période précise de leur pays d'origine pour en proposer une réinterprétation à l'aune de leur parcours personnel. S'affranchissant des règles strictes du documentaire, et ainsi du réel, ils trouvent dans l'allégorie, la fable ou encore l'onirisme, une autre voie pour aborder des sujets graves liés à l'identité ou des événements tragiques. Leurs propos n'en sont pas moins profonds. S'inscrivant dans une des tendances majeures de la photographie

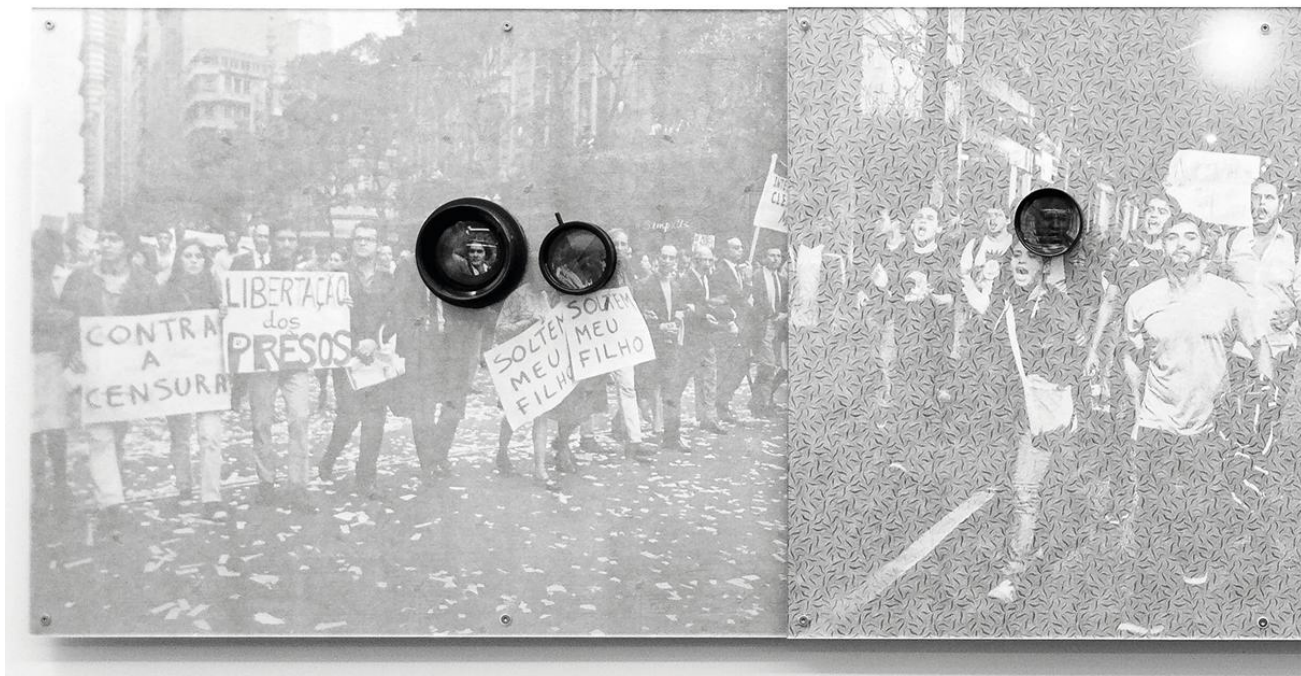


contemporaine, plusieurs d'entre eux procèdent par un acte de réappropriation. Soit de la figure humaine, comme Samuel Fosso avec sa série *African Spirits*, dans laquelle il se met en scène costumé et maquillé « à la manière de... » afin de reproduire avec fidélité des icônes de grandes figures noires ayant milité pour les droits civiques ou l'indépendance postcoloniale, soit par la réutilisation d'images vernaculaires. Par le truchement du détournement d'icônes ou de clichés du passé, ces artistes font dialoguer mémoire et présent, absence et présence. Et ce qui pourrait n'être qu'un artifice se révèle un moyen

PAGE DE GAUCHE et
CI-CONTRE

Samuel Fosso
African Spirits
2008, tirages argentiques
sur papier baryté,
76 × 101,6 cm.

COLL. MUSÉE DU QUAI BRANLY -
JACQUES CHIRAC, PARIS.



efficace pour représenter l'indicible et l'invisible. Totalement inconnue, Gosette Lubondo se met elle aussi en scène dans certains clichés de sa série *Imaginary Trip II*. Comme Samuel Fosso, elle réfute le terme d'autoportrait, parce que ce n'est pas elle-même qu'elle cherche à représenter mais des personnages. Parfois mystérieux parce qu'ils apparaissent en surimpression dans des lieux abandonnés – comme un train désaffecté à Kinshasa –, ceux-ci semblent errer comme des fantômes. En mêlant réel et fiction, la photographe brouille délibérément les pistes, invitant le spectateur à faire sa propre interprétation.

De son côté, le Sud-Africain Santu Mofokeng s'intéresse aux anonymes. Son œuvre *The black photo album / Look at me* prend la forme d'un diaporama égrainant 80 diapositives de portraits de familles de la bourgeoisie noire sud-africaine au début du xx^e siècle. Persuadé que pour affronter le présent, il faut interroger le passé, Santu Mofokeng fait ici acte de devoir de mémoire, lui qui, en 1994, après les premières élections présidentielles démocratiques en Afrique du Sud avait parcouru son pays afin de répondre à une question qui le taraudait : « Qui suis-je ? »

Les artistes ne cherchent pas à raconter l'Histoire, mais font allusion à un épisode ou une période précise de leur pays d'origine pour en proposer une réinterprétation à l'aune de leur parcours personnel.

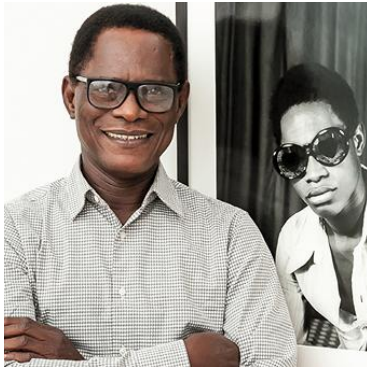
CI-DESSUS

Rosângela Rennó

**Operation Aranhas/Arapongas/Arapucas
Operation A3-13**

2016, impressions numériques, papier de soie, acrylique, plexiglas, lentilles objectifs

Photographies de José Inacio Parente (Rio de Janeiro, 1968), Rosângela Rennó (Belo Horizonte, 1984) et Cia de Foto (São Paulo, 2013), 53 × 213 × 6 cm.



Samuel Fosso

Le photographe aux mille visages

Par Raphaël Turcat

L'exposition « À toi appartient le regard et [...] la liaison infinie entre les choses » pouvait-elle s'ouvrir sur une autre œuvre que celle de Samuel Fosso ? Sur un fond uni, et jouant d'une fausse répétition, le photographe camerouno-nigérian interpelle le visiteur : un regard sombre, un léger sourire, des yeux au bord des larmes, des traits soucieux puis apaisés, des paupières fermées, des clins d'œil vers la droite, vers la gauche... Sans fard, et avec peu de contrastes, *SLXSLSIX* consiste en 666 autoportraits pris au Polaroid grand format. Produite en novembre 2015 à Paris, la série a été réalisée de manière intensive par Samuel Fosso, accompagné d'une équipe réduite, et traduit les variations d'humeur de l'artiste. Surtout, ces portraits, tous réalisés avec le même cadrage, « placent le visiteur dans un face-à-face actif qui ne livre pas une clé de signification immédiate », précise Christine Barthe. À qui appartient le regard ? À toi ou à lui, c'est selon...

SLXSLSIX est aussi un symbole : celui de l'œuvre de Samuel Fosso qui, depuis ses premiers travaux il y a quarante ans, entretient le lien entre performance et photographie pour mieux dénoncer le monde tel qu'il va (mal), surtout sur le continent africain. « Cette série, ce n'est ni le corps qui sourit ni le corps qui pleure, mais une représentation de la vie et de tous les malheurs qui nous frappent profondément », expliquait-il et a peu Samuel Fosso, qui donne très peu d'interviews, au commissaire d'exposition Yves



Chatap. « En fin de compte, il s'agit de montrer des émotions enfouies et d'exorciser mon propre ressentiment face à cette situation. De 1976 à 2014, je n'ai jamais été en paix face aux actions de ceux qui sèment le malheur parmi les enfants et les innocents. »

Malheurs et délices

L'histoire de Samuel Fosso commence en 1962 et bascule très vite dans la tragédie. Enfant paralysé, il est soigné par un grand-père guérisseur. À cinq ans, il perd sa mère.

CI-DESSUS et CI-CONTRE
Samuel Fosso
African Spirits
2008, tirages argentiques
sur papier baryté,
76 × 101,6 cm.
COLL. MUSÉE DU QUAI BRANLY -
JACQUES CHIRAC, PARIS.



**« J'ai voulu inscrire
au musée tous ces
personnages qui
ont marqué l'Histoire
des Noirs. »**

Ses grands-parents, qui vivent dans un village dans la forêt, le recueillent. Ils appartiennent à l'ethnie des Igbo qui domine le Nigeria mais qui va très vite se retrouver décimée : en 1967 éclate la guerre du Biafra. Miraculeusement, Samuel est le seul enfant de sa famille à survivre aux massacres et à la famine qui en découlent. Parti rejoindre son frère à Bangui (capitale de la République centrafricaine), il a tout juste dix ans, mais se trouve confronté à des problèmes de « grand » : imaginer son destin, gagner sa vie, trouver un sens à son existence. Il travaille avec son oncle fabricant de « chaussures pour dames », puis entre comme apprenti chez un photographe. Un déclic, une voie qui s'ouvre et qu'il ne quittera jamais. À peine adolescent, la future star de la photographie africaine ouvre le Studio Photo Gentil, qui promet à ses clients des portraits où « vous serez beau, chic, délicat et facile à reconnaître ». Il termine les pellicules en réalisant des autoportraits affublés de lunettes de soleil extravagantes et de maillots de bain sexy.

Le deuxième déclic survient en 1976. De retour au Nigeria, où il rend visite à ses grands-parents, il tombe sur une paire de *platform boots* blanches, les mêmes que porte l'extravagant chanteur Prince Nico Mbarga, auteur du tube *Sweet Mother*, sur la pochette de son album. Samuel demande à sa grand-mère de les lui offrir. Elle refuse, il insiste, elle cède.

Des Rencontres de Bamako à Tati

À son retour à Bangui, il parfait son look avec un pantalon pattes d'éph' puis arpente les rues de Bangui. Un prêtre qui le croise lui lance : « Mon Dieu, que tu es beau, on dirait un astronaute ! Tu veux monter au ciel ? » « Et j'ai répondu : "Oui !" », sourit Samuel Fosso. Dans son esprit, les derniers doutes disparaissent : il sera photographe, il se travestira et, comme on n'est jamais mieux servi que par soi-même, il sera le sujet central de son art. Le timing de la reconnaissance est, lui, plus incertain.



En 1994, Samuel Fosso a la petite trentaine. Le photographe Bernard Descamps, cofondateur de l'agence VU avec Christian Caujolle, organise les Rencontres de Bamako – Biennale africaine de la photographie (Mali) avec Françoise Huguier. Sur place, il demande au représentant de Kodak de lui présenter des photographes locaux. Celui-ci l'emmène au studio de Samuel Fosso. « C'était un studio classique avec des grosses cuvettes en guise de réflecteurs, raconte Bernard Descamps à *Libération* en 2010. Il y avait un fond peint, assez désuet, qui représentait une ville moderne et qui servait comme arrière-plan des portraits. J'ai appris plus tard qu'un ami de Samuel s'était inspiré d'une carte postale reçue de Roumanie... Le décor, en réalité, était une interprétation de Bucarest ! »

CI-DESSUS et
PAGE DE DROITE
Samuel Fosso
African Spirits
2008, tirages argentiques
sur papier baryté,
76 × 101,6 cm.
COLL. MUSÉE DU QUAI BRANLY -
JACQUES CHIRAC, PARIS.



Coup de cœur entre les deux hommes. Les Rencontres de Bamako ont lieu au Palais de la culture construit par les Coréens sur les bords du Niger. Samuel Fosso et ses autoportraits en sont la grande révélation.

Autodidacte, Samuel Fosso est influencé par les grands maîtres de la photographie africaine comme Seydou Keïta et Malick Sidibé. Il photographie certes des habitants de Bangui mais, le soir, la star aux mille visages, c'est lui. Sa technique et sa mise en scène s'améliorent jusqu'à l'une de ses plus fameuses séries, réalisée sur proposition des magasins

Tati en 1997 : il est tour à tour golfeur, bourgeois ou femme libérée, pirate, chef africain, businessman, garde du corps... Chaque photo, stylistiquement travaillée, posée, dévoile à la fois la modernité africaine et les stéréotypes de l'Africain tels que les Occidentaux les projettent. C'est que Samuel Fosso n'est pas un simple photographe. Au fur et à mesure, il prend conscience qu'il a beaucoup à dire sur l'histoire de son continent et le rôle qu'il a à jouer dans le monde à l'avenir.

Panthéon personnel

En plus de *SIXSIXSIX*, « À toi appartient le regard... » s'arrête sur la série *African Spirits* (2008). L'artiste y interprète les grandes figures noires, leaders politiques, artistes, activistes. Dans ce panthéon personnel, on reconnaît entre autres Haïlé Sélassié, Angela Davis, Malcom X, Patrice Lumumba, Martin Luther King, Seydou Keïta, tous interprétés par Samuel Fosso qui, pour l'occasion, rejoue des photographies historiques. La réinterprétation est à la fois troublante et spectaculaire. « J'ai voulu inscrire au musée tous ces personnages qui ont marqué l'histoire des Noirs en Afrique et en Amérique, explique-t-il. Il faut avoir conscience qu'ils ont tous lutté pour les droits civiques et les libertés des Noirs. C'est un héritage que nous ne devons pas oublier pour que nos enfants puissent se rappeler ce qui s'est passé hier et qui continue à se passer aujourd'hui. »

Cette œuvre pleine d'humour et de gravité est indissociable de la vie de Samuel Fosso, qui connaît un nouveau drame en 2014 : la Centrafrique connaît sa troisième guerre civile qui emporte tout sur son passage, notamment son studio dans le quartier de Miskine et une grande partie de ses clichés et négatifs. Samuel Fosso en est très affecté même s'il tente de se montrer philosophe, tel « un être libre comme un moine bouddhiste sur son rocher qui médite, sans haine », témoigne le galeriste Jean-Marc Patras, qui le représente partout dans le monde depuis 2001. « Samuel Fosso est un photographe hypermoderne, continue-t-il. Il est le seul artiste contemporain vivant en Afrique à pouvoir se confronter à l'histoire de l'art telle qu'on la connaît en Occident. C'est un visionnaire à gestation lente, il prend son temps pour traduire ce qu'il a en tête. Il n'a pas de stratégie, aucune arrière-pensée, il est dans le don. »